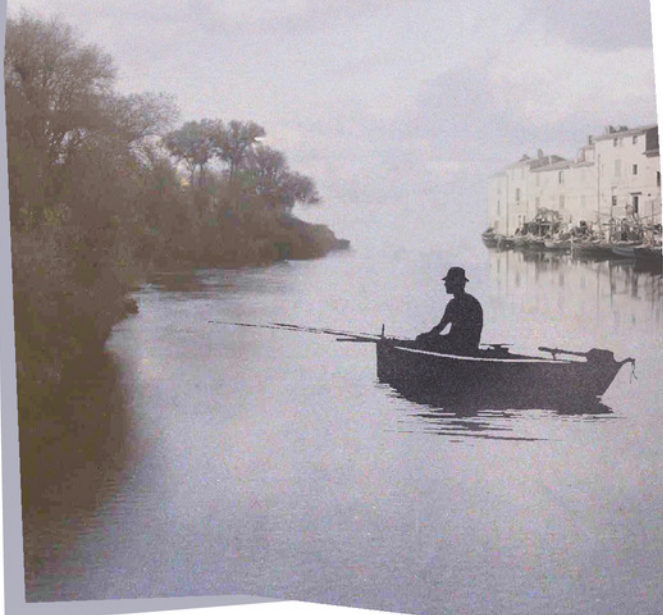


Genevoix

Rémi des Rauches

Présentation
par Francine Danin



Genevoix

Rémi des Rauches

Rémi, homme simple et tendre, adore la Loire. Il aime y pêcher l'alose et la lamproie, flâner le long de ses rives, se battre contre elle quand elle se déchaîne. Mais sa femme, Bertille, entreprend de l'arracher à cette adoration pour faire de lui un homme de la ville, esclave du temps et de l'argent.

Dans un style tantôt rude, tantôt transfiguré par la grâce poétique, Maurice Genevoix raconte la lutte sourde, dans le cœur de Rémi, entre la voix de la raison et l'appel de la liberté venant du fleuve tourmenté de remous, frissonnant comme une chair vivante.

Présentation, chronologie, bibliographie et glossaire
par Francine Danin

Édition corrigée et mise à jour

Texte intégral

En couverture :

Illustration

de Virginie Berthemet

© Flammarion



Flammarion

RÉMI DES RAUCHES

*Du même auteur
dans la même collection*

CEUX DE 14 (édition avec dossier).

LA DERNIÈRE HARDE.

LA FORÊT PERDUE.

GENEVOIX

RÉMI DES RAUCHES

*Introduction, chronologie,
bibliographie et glossaire*

par

Francine DANIN

GF Flammarion

© Flammarion, Paris, 1922.
© Flammarion, 1983, pour l'édition revue par l'auteur.
© Flammarion, 1993, pour cette édition.
Édition corrigée et mise à jour en 2018.
ISBN : 978-2-0814-4465-2

INTRODUCTION

Maurice Genevoix a souvent relevé, avec ironie, la manie classificatrice de la critique française : catalogué comme « écrivain de guerre » jusqu'en 1922, il fut rangé au nombre des « écrivains régionalistes » après la publication de *Rémi des Rauches* et surtout après celle de *Raboliot*. Qu'un romancier choisisse pour cadre une région, que ses héros soient des hommes et des femmes du terroir, que leur langue ait les accents de leur pays, cela suffisait, et suffit encore parfois pour être frappé « d'indignité littéraire française » ; les écrivains étrangers, les Steinbeck, les Thomas Mann, les Thomas Hardy, par exemple, pourtant soucieux d'inscrire la réalité romanesque dans un cadre régional ou provincial précis, ne pâtissent pas d'un tel reproche, même en France. Peut-être faudra-t-il un jour se pencher sur le « régionalisme parisien » pour parvenir à distinguer une œuvre délibérément régionaliste, toute consacrée au chant d'un pays, à ses coutumes, à son idiome, d'une œuvre simplement ancrée dans une réalité géographiquement et historiquement donnée. *Rémi des Rauches* s'inscrit, il est vrai, dans un cadre précis : le Val de Loire au XIX^e siècle. Une partie du roman est même fondée sur un événement authentique : la crue de la Loire de 1856. Le lecteur curieux pourra tirer profit de quelques précisions sur ce fleuve si particulier qui influence

et rythme la vie du Val. Quant à la pêche et à la tonnellerie, elles sont ici décrites avec la terminologie du « métier » ; un lexique, à la fin du livre, évitera le recours au dictionnaire. Les régionalismes que nous y avons inclus sont, on le verra, peu nombreux : de nombreux termes du fonds commun francophone étant quelquefois méconnus, ils sont pris, abusivement, pour des régionalismes ; l'usage qu'en fait Maurice Genevoix n'est pas un des moindres charmes de son style.

Mais là ne se borne pas l'intérêt de *Rémi des Rauches*. Le personnage titre est un jeune homme qui partage sa passion pour le fleuve avec un vieil homme, rémouleur à ses heures, à demi-vagabond, ancien disciple de Fourier, poète des bords de Loire. Ce père Jude imprègne tout le roman de sa vision du monde. Il emprunte à Fourier et à ses disciples un certain nombre de traits et de propos et son utopie sociale, enrichie de lyrisme, est une sorte de fil d'Ariane déroulé au long des chapitres. Les notes de lecture de Genevoix, préparatoires à l'écriture, permettent d'apprécier à sa juste mesure l'importance de ce fouriérisme revu par son personnage.

Deux autres traits de l'œuvre, étroitement liés, retiennent l'attention. Ce roman fut écrit en 1920-1921, entre les trois premiers et les deux derniers tomes de l'œuvre de guerre. Genevoix, grièvement blessé en avril 1915, avait participé aux combats sur la tranchée de Calonne et la côte des Eparges ; de ces combats, aucun soldat, même sauf, ne devait revenir indemne : les cicatrices de la guerre marquent, de l'aveu même de Genevoix et de manière secrète, l'écriture de *Rémi des Rauches*. Plus manifeste est le cruel apprentissage de la société des hommes. Or, de 1920 à 1980, un thème traverse toute l'œuvre du romancier, celui de l'initiation précisément, sous la conduite d'intercesseurs comme le père Jude dans *Rémi des Rauches*, Najard dans *La Boîte à pêche*, Brout dans *Forêt voisine*, Severin Fer-

rague dans *Marcheloup*. Genevoix n'a pas connu de « maître à penser », ni avant ni après la guerre, il ne l'a pas regretté. Mais il a eu des compagnons, ceux de l'Ecole normale supérieure, ceux de l'Orléanais qui lui ont révélé, à un moment ou à un autre, certains de leurs secrets les plus précieux. Pour le reste, la guerre fut une épreuve suffisante... On ne s'étonnera donc pas qu'il ait voulu soumettre son héros à une initiation qui, à travers les difficultés presque banales de la vie d'un homme, le conduisent de l'insouciance à la connaissance de soi.

Le cadre du roman.

Lors de la parution du roman en 1922, Henri de Régnier écrivait dans *Le Figaro* que la Loire en était le personnage principal, et Lucien Descaves, dans *Le Journal*, que c'était le « roman d'un fleuve ». Ces jugements, pour réducteurs qu'ils soient, situent clairement le récit. Un détour par la géographie, l'histoire et même la biographie de l'auteur nous permettra de cerner le cadre extra-littéraire de ce texte, avant de toucher aux lignes de fond de la création.

Cadre, personnage, mythe, le fleuve est certes toujours proche. Rémi aime ce voisinage, tout comme son père l'aimait :

« Le père aimait bien vivre là, à cause des deux fenêtres qui regardent la Loire. Il disait que parfois il croyait être sur un grand navire, et voyager très loin, dans des pays inconnus¹. »

De même, Maurice Genevoix a vécu, à Château-neuf-sur-Loire, rue Saint-Nicolas, dans une maison située à quelques mètres des quais :

« J'y occupais une pièce d'angle, à la fois chambre et bureau, orientée à l'ouest et au midi. [...] Dès le

1. *Rémi des Rauches*, p. 30.

printemps, j'ouvrais toute grande l'une des fenêtres, celle qui s'orientait vers la Loire. [...] Ma plume reste en suspens, j'écoute, et mon cœur s'émeut : c'est la Loire qui atteint l'étrave d'une pile, se soulève au musoir de pierre, s'entrouvre en éventail, et passe... Et toute la nuit vivante est là, dans la chambre¹. »

Les villes, villages et lieux-dits qui, dans le roman, bordent la Loire sont des toponymes authentiques, à deux exceptions près : Portvieux et Fleury. Portvieux n'est pas une création de Maurice Genevoix : Châteauneuf-sur-Loire porta ce nom à l'époque révolutionnaire, quand on débaptisa les cités dont les noms évoquaient l'Ancien Régime. « Port » situe clairement la bourgade au bord du fleuve, « vieux » évoque le haut Moyen Âge. Fleury est l'ancien toponyme de Saint-Benoît-sur-Loire. De ce hameau, où l'on avait construit une abbaye aux environs de l'an 650, un groupe de moines partit pour recueillir, sur le Mont Cassin, les reliques de saint Benoît de Nursie, fondateur de l'ordre. En 672, au retour des moines, l'abbaye de Fleury devint un centre de pèlerinage et d'étude si renommé que le village perdit son nom ; il gagna celui du saint et du fleuve :

« Saint-Benoît, pour moi, c'est Saint-Benoît-sur-Loire. Jamais je n'en verrai la flèche qu'à la même courbe du grand fleuve, ample, lumineuse, embrassant de son double miroir l'étrave d'une île à verdiaux². »

Dans *Rémi des Rauches*, le fleuve est, à deux titres, ressort d'intrigue : la pêche en Loire et l'inondation.

La pêche en Loire est sans doute aussi ancienne que le peuplement des rives du fleuve. Les abbayes situées en bord de Loire avaient des « droits de

1. *Trente mille jours*, Seuil, 1980, page 8.

2. *Orléanais*, Œuvres complètes, Editio Service, t. 21, page 181.

pêche » qu'elles cédaient parfois à des pêcheurs « de métier ». Après la Révolution, la Loire est louée, chaque année, par adjudication, en « tranches » de cinq kilomètres à des pêcheurs professionnels, comme Barolet, ou à des sociétés halieutiques. Au XIX^e siècle, les saumons et les aloses abondent encore... La technique utilisée est le filet-barrage tendu sur la moitié du fleuve, les pêcheurs travaillent sur un bateau à fond plat, la toue, amarrée aux pieux « de chevrage ». Ils pêchent jour et nuit à l'aide d'un filet carré ou « carrelet ». Maurice Genevoix a fort bien connu cette pêche aujourd'hui presque disparue faute de poissons... Il a passé plusieurs journées sur la toue des Serenne, une famille de pêcheurs, particulièrement avec Gustave Serenne, un camarade d'enfance :

« Comment imaginer Gustave, un Serenne, ailleurs qu'à Guinard, à Gabereau, à Faujuif ou aux Vernelles ? Ce sont des noms qui nous sont pareillement familiers il le sait bien, le vieux camarade. [...] Quand retrouverai-je le loisir et la chance de passer une veillée sur la toue, assis à son côté près de la porte de la cabane, béante sur la Loire et la nuit¹ ? ».

D'autres pêcheurs sont restés des familiers du romancier. Ainsi, Bernon, surnommé « Pitaine » :

« J'ai vu Pitaine, autant dire sous mes yeux, une année qu'il avait barré à cent mètres de ma maison, sortir de la Loire, en quinze jours, six tonnes de saumon d'hiver. Je dis bien six mille kilos². »

Ce sont sans doute les Serenne qui ont prêté leurs traits aux Barolet, dans *La Boîte à pêche* :

« Les Barolet sont quatre, le père et trois garçons. Ils se ressemblent tous. Ils ont les mêmes yeux verts enfoncés creux sous des sourcils couleur de paille, »

1. *Routes de l'aventure*, Œuvres complètes, Edito Service, tome 4, page 257.

2. *Routes de l'aventure*, op. cit., page 257.

les mêmes joues maigres recuites par le hâle, les mêmes bras noueux et secs¹. »

et dans *Rémi des Rauches* :

« Barolet, dans toute sa personne, laissait voir quelque chose de plus sec, de plus accentué ; [...] ses yeux sombres et glauques, enfoncés creux dans leurs orbites, avaient la couleur même des mouilles de Loire, aux chaleurs d'août². »

Du jeune Barolet, dans *Rémi des Rauches*, l'auteur écrit qu'il a « de petits yeux verts, disparus derrière des paupières grasses ».

La Loire, c'est aussi un fleuve au régime fantasque : la crue de 1856 est le cadre de toute la seconde partie du roman. Au XIX^e siècle, les riverains connurent trois grandes crues : en 1846, 1856 et 1866. Le père de Rémi a péri lors de la crue de 1846, alors qu'il portait secours aux fermiers isolés par l'inondation, neuf ans avant le début de l'action. Rémi est engagé par Arsène Barolet pour la campagne qui va durer de janvier à juin 1856. Genevoix n'a pas été spectateur d'une crue de cette ampleur. Toutefois, il a connu celle de 1907 :

« La dernière inondation de la Loire, mes yeux l'ont vue, en octobre 1907. Ces coups de fusil de détresse, ces tintements de cloches emportés, ces meuglements de bestiaux perdus, mes oreilles les ont entendus. Mais j'avais regagné le lycée lorsque mes vieux amis, détachant leurs bachots noirs, ont affronté l'eau grande, une dernière fois, pour sauver des hommes en péril³. »

C'est que les crues d'automne sont généralement moins fortes que les crues de printemps. Dans un ouvrage collectif⁴, les auteurs analysent trois types de crues : les crues dites « cévenoles » qui ont lieu à l'automne, les crues océaniques qui se produisent en

1. *La Boîte à pêche*, Œuvres complètes, Edito Service, tome 3, page 94.

2. *Rémi des Rauches*, première partie, page 28.

3. *Routes de l'aventure*, op. cit., page 251.

4. *La Loire en sursis*, éditions Sang de la terre et La Manufacture, Paris, 1990.

hiver ou au printemps, les crues mixtes enfin, « les plus redoutées en Loire moyenne », de Gien à Angers. Elles ont lieu au printemps, lorsque les sols sont déjà détrempés, que les pluies océaniques arrosent tout le bassin de la Loire dont le débit est encore accru par la fonte des neiges. La crue de juin 1856 était de ce type : elle venait après d'autres alarmes ; « la crue de neige est descendue d'abord », dit Barolet, « une autre encore est venue derrière elle ».

Contre ces inondations, les riverains ont érigé, des siècles durant, des digues appelées « levées » ou « turcies » en Val de Loire. Ils pensaient ainsi régler le cours du fleuve, pour la navigation, et se protéger des crues ; ce fut assez illusoire, comme l'histoire l'a montré, puisqu'en resserrant le lit du fleuve entre les levées, on augmentait les effets de la crue, surtout lorsqu'elle atteignait, comme à Orléans en 1856, 7,10 mètres au-dessus de l'étiage ! Depuis les turcies édifiées sur l'ordre de Henri II Plantagenêt en 1160 jusqu'aux barrages du ^{xx}e siècle, les efforts déployés par les hommes montrent la violence du fleuve, imprévisible et toujours menaçant. Il prend alors, dans le roman, une dimension mythique : dispensateur de richesses, objet de rêverie et de passion, élément naturel indomptable :

« (la Loire) est sauvage, sauvagement libre. Elle se garde et brise toute contrainte d'où qu'elle vienne : malheur aux hommes s'ils ont osé la contraindre ! [...] Elle ne les aime ni ne les déteste : elle est libre¹. »

La Loire fut aussi jusqu'au milieu du ^{xix}e siècle une voie de communication. Mais, à partir de 1850, la concurrence du chemin de fer accélère le déclin de la marine de Loire. Bertille sait tirer parti du progrès :

« C'est décidé : à partir du mois prochain, nous ferons venir tout le merrain par chemin de fer ; tes

1. *Rémi des Rauches*, deuxième partie, page 70.

mariniers n'en finissent pas ; on n'est jamais sûr avec eux : le vent, les sables, l'eau grande, l'eau maigre... Il y a toujours quelque chose de travers. Si encore ils nous prenaient meilleur marché ! »

Les bateaux de voyageurs sont supprimés en 1852 et le transport fluvial des marchandises disparaît vers 1880. Notons que pour Bertille les mariniers font partie du monde de Rémi, du monde de la Loire : « *tes mariniers* », par opposition au monde de la ville, du progrès. La liaison ferroviaire entre Paris et Orléans fut ouverte en 1843, le prolongement de la ligne jusqu'à Vierzon en 1847 ; lorsque Rémi retourne une première fois à Portvieux, il atteint le « viaduc de Vierzon », autrement dit le pont de chemin de fer qui relie la rive droite de la Loire, Orléans, à la rive gauche, la Sologne. Le viaduc, endommagé lors de la crue de 1856, a été réparé :

« Il aperçut au milieu du viaduc une travée nouvellement reconstruite, dont la maçonnerie neuve tranchait crûment sur celle des autres. Alors une lueur joyeuse glissa dans ses prunelles, et, regardant la Loire avec un sourire complice : "Tu l'as quand même fichu en bas, hein, leur pont." »

A « *tes mariniers* » répond « *leur pont* », Rémi rejetant dans un mépris collectif tous les partisans du progrès.

Orléans, sous le Second Empire, est toutefois une ville en déclin économique ; les entreprises sont de taille modeste, des ateliers artisanaux pour la plupart. Une exception cependant, la vinaigrerie, production fort ancienne puisque la confrérie des « Fabricants et Marchands de vinaigre de la ville et des environs d'Orléans » date de 1580. La plus célèbre des vinaigreries a été fondée en 1789 par Desseaux, dans le quartier de la Tour neuve, entre la cathédrale Sainte-Croix et les quais de la Loire, là

1. *Rémi des Rauches*, quatrième partie, page 177.

2. *Rémi des Rauches*, troisième partie, page 156.

où vivent Rémi Baudin et Emmanuel Patelinois. Vers 1850, la vinaigrerie connaît la même évolution que bien des industries : diminution du nombre de fabricants et concentration de la production dans quelques grandes maisons dont Desseaux qui, de 1865 à 1900, multiplie par 35 le volume de ses expéditions. Dans ce contexte de rationalisation de la production, les fûts sont fabriqués à la chaîne :

« [...] trente tonneliers, davantage peut-être, fabriquaient sans relâche des poinçons et d'autres poinçons ; et c'étaient toujours les mêmes qui faisaient les mêmes choses¹. »

La vinaigrerie a recours à la sous-traitance pour la réparation des tonneaux ; c'est le travail confié à Rémi Baudin, travail rémunéré à la tâche, d'après un mémoire établi par les comptables, de manière traditionnelle. Mais

« (Rémi) savait les projets d'Emmanuel : obtenir à forfait, d'un coup, l'entretien du stock de tonneaux. On établirait un tarif ; on passerait contrat avec les directeurs ; quant à faire face, on s'arrangerait toujours². »

La sous-traitance au forfait représente pour Patelinois une liberté de gestion plus grande, une possibilité d'augmenter le rendement des tonneliers pour accroître les profits de son entreprise. C'est une conception libérale du travail qui échappe totalement à l'artisan Rémi Baudin :

« Tout ça est un fichu casse-tête [...] Qu'est-ce qu'on me demande à moi ? De raccommode des poinçons. Que je les raccommode bien et c'est fini pour moi. Le reste, ça les regarde³. »

Rémi fut-il « raccommodeur » de tonneaux pour la maison Desseaux ou pour un concurrent ?

1. *Rémi des Rauches*, troisième partie, page 144.
2. *Rémi des Rauches*, troisième partie, page 147.
3. *Rémi des Rauches*, troisième partie, page 147.

Peu importe la source précise à laquelle le romancier a puisé. Plus intéressant est le contexte général du roman : un fleuve en déclin, maudit par les uns, négligé par les autres, une période de mutation économique, d'exode rural, des communications nouvelles entre la campagne, les rives de Loire et la ville. Dans ce monde où certains cherchent l'aventure, la prospérité, d'autres s'arrêtent et retournent au pays.

Le fouriérisme dans Rémi des Rauches.

En réaction à la révolution industrielle, à l'exploitation d'une main-d'œuvre docile, le XIX^e siècle fut porteur d'idées sociales nouvelles au nombre desquelles on trouve le fouriérisme. L'itinéraire de Rémi des Rauches, son amour pour la Loire, sa nostalgie puis son retour à Portvieux, est jalonné par l'amitié qui le lie au père Jude, disciple de Fourier. C'est une de ces « lignes de fond » du roman, évoquées plus haut, qui sont parfois passées inaperçues aux yeux des critiques contemporains ; généralement, ils n'attribuèrent au père Jude qu'un rôle anecdotique de « sauvage », de « déçu du fouriérisme », de déclassé. Louis de Mondadon¹ se le figure « à l'époque des druides, vêtu de blanc, la faucille d'or à la ceinture [...]. Le charnel mysticisme des peuplades primitives survit en lui ». Un seul article (non signé), paru dans *Excelsior*, le 3 septembre 1922, met l'accent sur l'époque, « aux environs de 1848 » :

« En ces jours-là, [...] l'utopie, la poésie animaient tout, s'insinuaient à tout. Non seulement la fièvre généreuse faisait transir et délirer les plus illustres, Lamennais, George Sand, Proudhon, Cabet, Considérant, Raspail, mais elle soulevait les plus infimes au-dessus de leur caste. C'était le temps des boulan

1. « Rémi des Rauches » in « Les Etudes », août 1922.

gers-poètes, des perruquiers-poètes, des couturières-poètes, des potiers-poètes : Jean Reboul, Jasmin, Renée Garde, Peyrottes. »

Rémi des Rauches est réceptif aux « leçons » de son vieux compagnon, à cette vision fouriériste du monde qui l'éloignera de la ville, de ses servitudes et de ses mensonges.

Les sources qui ont fourni quelque matière fouriériste à Maurice Genevoix sont de deux sortes : directes et livresques. Il a connu dans son enfance deux personnages qui ont prêté leurs traits au père Jude :

« Il y avait à Châteauneuf-sur-Loire un vieil artisan maçon, grand, majestueux portant moustache à la gauloise sur un beau visage celte, au modelé noble, au clair regard bleu. Quelle que fût la saison, il passait par-dessus ses vêtements une longue blouse blanche, une tunique de druide [...] Il y avait aussi un demi-vagabond, un doux « traînier » aux yeux globuleux, larmoyants, pleins d'on ne sait quel rêve lointain qui sans doute ne traduisait rien d'autre que le vide d'une âme végétale et sûrement d'une grandiose paresse. Ce fut à eux que je songeai, d'eux que je fus obscurément hanté durant cette période [...] Mon vieux maçon quarante-huitard m'avait conduit, à travers les Blanqui, les Cabet, jusqu'à Fourier¹. »

Par ailleurs, les ressorts de l'évolution de Rémi, le point de vue – interne – du narrateur, s'appuient, explicitement ou implicitement, sur les théories, la personnalité de Charles Fourier. C'est à ce titre que nous intéressent les notes prises par Maurice Genevoix à la lecture d'un ouvrage de Charles Pellarin, *Charles Fourier, sa vie, sa théorie*, Paris, 1843.

Sur sept feuillets de quatre pages chacun, couverts d'une écriture serrée, Maurice Genevoix suit l'étude de Pellarin : la première partie est une biographie du théoricien du phalanstère, enrichie de sommaires

1. *Jeux de Glaces*, Œuvres complètes, Edito Service, tome 22, pages 127 et 128.

assez précis de ses principales œuvres et d'aperçus sur sa doctrine.

A l'évidence, ces notes ont servi de matériau pour le chapitre 2 de la deuxième partie de *Rémi des Rauches*, chapitre dans lequel le père Jude raconte à grands traits son passé de disciple de Fourier. Ainsi, une anecdote relevée par Genevoix et rapportée par le père Jude :

« Il (Fourier) acheta une boîte de couleurs et se mit à étudier, pendant plusieurs mois, toute l'échelle des nuances qu'il pourrait produire à l'aide de leurs combinaisons diverses. Il était parvenu à obtenir une assez grande variété pour permettre de distinguer, par la couleur seule du passepoil, chacun des régiments de l'armée'. »

Le goût de Fourier pour les couleurs dépasse l'anecdote : si Genevoix retient, entre tant d'autres, ce détail biographique, c'est qu'il se trouve, sur ce point, comme en sympathie avec le philosophe. On sait que le romancier s'est adonné, sa vie durant, au dessin et à la peinture en amateur : il a voulu détruire ses toiles mais il nous a laissé, par exemple, les illustrations de ses *Bestiaires* qui révèlent un talent certain ; d'autre part, son œuvre comporte une dizaine d'écrits sur des artistes contemporains, en particulier sur Vlaminck. Qu'un homme comme Fourier, tout à sa théorie et à ses systèmes, ait songé aux ressources de la palette pour distinguer des régiments, voilà qui a peut-être ému le romancier, amateur d'art.

L'expérience fouriériste de Condé-sur-Vesgre, évoquée par le père Jude, est résumée dans le troisième feuillet de notes de Maurice Genevoix. On lit en effet :

« Mais les fonds apportés par les actionnaires furent insuffisants et *l'expérience n'eut pas lieu* (souligné par

1. Sauf indication contraire, toutes les citations de cette partie sont tirées des notes de lecture de Maurice Genevoix.

Genevoix). C'est une des choses qui ont répandu le plus d'amertume sur les dernières années de F. que d'entendre répéter faussement qu'une épreuve avait été faite de sa théorie et que cette épreuve avait échoué ».

Une note, en bas de page du feuillet, relate les déboires de Fourier avec l'architecte qui commença les constructions :

« Un ergoteur, disait F., qui veut rond si l'on veut carré et carré si l'on veut rond. Il élève les murs de la porcherie sans faire de porte en sorte qu'il faille hisser les cochons par les fenêtres. Il place si haut les fenêtres des ateliers de menuiserie que les ouvriers n'y verront pas sur leur établi, etc. Je serai fondé à dire qu'on n'a pas suivi une ligne de mes instructions, et il me sera aisé de le prouver ».

Or, on notera, dans *Rémi des Rauches*, au-delà de cette malheureuse expérience, le jeu et le rôle de la lumière dans les ateliers : dans la maison du tonnelier de Portvieux ou à Orléans, dans la remise de Patelinois et dans la vinaigrerie, venelle du Poids-du-roi. A la clarté sont associés le travail de qualité, le plaisir, les relations amicales. La pénombre, au contraire, engendre le dégoût du travail morcelé, l'intérêt personnel, la morgue.

Les « apôtres sans foi », les « railleurs », les « méchants » qui ont ridiculisé Fourier et dont parle le père Jude, semblent clairement désignés dans l'ouvrage de Pellarin. Si l'on s'en tient aux notes de Maurice Genevoix, ni les libéraux, ni les socialistes, ni les saint-simoniens ne prirent au sérieux les théories de Fourier, ni ne lui épargnèrent les critiques fielleuses. De son côté Fourier semble bien leur avoir rendu leurs compliments. Il disait des libéraux (cité par Pellarin) :

« Leur civilisation perfectible n'est qu'un hameçon qu'ils présentent, qu'un instrument pour s'élever aux places ; quand ils auront vingt mille francs de rente et une pairie, ils trouveront que la perfectibilité est arrivée. »

Quant aux saint-simoniens, « c'est une chose pitoyable que leurs dogmes à coups de hache, et pourtant », écrivait Fourier avec amertume, « ils ont un auditoire et des souscripteurs ». Que restait-il de ces anathèmes dans *Rémi des Rauches* ? L'amertume et la marginalité du père Jude : il est et restera « le vieux du rio », un sauvage, un sorcier. Le village, en la personne de Barolet, méprise les bavardages d'un vieux « même savant », ses « histoires de fleurs et d'oiseaux » – la légende de saint Benoît – au plus fort de l'inondation ; ce vieux fou qui n'a rien à sauver ne mérite aucun merci s'il s'est évertué, pendant des heures, à sauver des flots les fourchettes du barrage de Barolet. A Portvieux comme à Paris, le respect et la considération vont à la richesse, à l'ambition, à la cupidité, à ceux qui savent demander des médailles – ou des paires. Fourier, comme le père Jude, est mort pauvre et solitaire.

La seconde partie de l'ouvrage de Pellarin est consacrée à la théorie sociétaire de Charles Fourier. Genevoix en consigne les grands principes : l'attraction plutôt que la contrainte pour atteindre l'Harmonie ; pour le philosophe, « il ne s'agit pas d'adapter l'homme aux conditions sociales actuelles, mais bien de chercher quelle forme sociale convient à l'homme tel qu'il est, avec son immuable nature ». Rémi des Rauches a bien tenté, à Orléans, de s'adapter... Mais les conditions qui lui étaient faites par Patelinois et Bertille étaient trop éloignées de son « immuable nature ».

Genevoix retient ensuite les « douze passions », véritables forces de « l'attraction universelle » et fait un sort particulier aux trois dernières : la cabaliste, la papillonne et la composite. Il est explicitement question de la « papillonne » dans *Rémi des Rauches* (et dans plusieurs œuvres autobiographiques de Maurice Genevoix). Le romancier note le rôle de cette passion dans les « séries » ou grou-

pements de personnes opérant sur une même branche de travail :

« Les séries doivent être en un certain nombre et engrenées de telle sorte qu'elles offrent aux travailleurs la faculté de passer d'une série à une autre c'est-à-dire de changer d'occupation au moment où ils sentent leur ardeur se ralentir pour le genre de travail auquel ils s'étaient d'abord livrés. (*Papillonne*) (souligné par Genevoix). Cette passion est celle qui produit l'équilibre sanitaire, impossibilité de se livrer douze heures par jour à une même besogne. La variété des fonctions et la brièveté des séances ont encore l'avantage de multiplier les liens affectueux, de corriger ce qu'il y aurait d'exclusif dans l'esprit de quelques-uns, enfin de faciliter l'accord des associés sur le point capital de la répartition des bénéfices. »

En bon fouriériste, le père Jude conseille à Rémi, qui hésite à quitter son atelier pour la toue des pêcheurs, de céder à la papillonne, « cette bonne passion qui sauve de l'ennui ceux qui sont dignes d'être sauvés ». On trouve, en « négatif » et implicitement cette fois, une autre allusion à cette passion : à Orléans, Rémi est condamné à la réparation des tonneaux, ce qu'il effectue dans l'indifférence. Il en va de même pour le travail morcelé des ouvriers-tonneliers de la vinaigrerie : « Est-ce que c'est ça une vie ? Autant vaudrait devenir machine », pense l'ancien tonnelier de Portvieux. Par ailleurs, la variété des tâches et la brièveté des séances facilite, selon Fourier, l'accord des associés sur la répartition des bénéfices. Dès lors, le compagnon Prudent qui remplace inlassablement les douelles défectueuses de poinçons qu'il n'a pas fabriqués, ne saurait se considérer comme un associé de Rémi ; il ne peut que défendre son intérêt personnel, son salaire. On est bien loin des mécanismes de la répartition des bénéfices, selon Fourier. A cet égard, Maurice Genevoix, loin de s'en tenir à l'esprit de la théorie, en a noté la

lettre. « Le lien sociétaire serait rompu dès le premier inventaire, si chacun ne se trouvait équitablement rétribué. » Le mécanisme de la répartition des bénéfices « n'est pas du tout révolutionnaire », note Genevoix. Trois éléments donnent lieu à une juste rétribution : le capital, le travail et le talent ; lorsque l'abondance règne, résultat de l'association et du profit ainsi quadruplé, selon Fourier, l'intérêt individuel et collectif se tempèrent mutuellement et chacun « use de ses ressources comme il l'entend et règle son genre de vie en toute liberté ».

Les principes concrets de l'organisation du travail retenus par Genevoix dans le livre de Pellarin ne s'écartent pas de ce que l'on sait des phalanstères. Tout au plus, remarque-t-on que le romancier a recopié quelques considérations acerbes sur le commerce :

« Plus de petits marchands, intermédiaires ruineux qui n'ajoutent pas une obole à la richesse sociale. Parasitisme, en opposition directe d'intérêts avec le producteur (auquel on achète le moins cher possible) et le consommateur (auquel on vend le plus cher possible). Le mal produit par la "cupidité mercantile" est incalculable. »

On ne peut s'empêcher de penser à ce modèle de « parasite » qu'est Emmanuel Patelinois, brocanteur qui parle avec « une prestesse d'escamoteur » ! Le mal produit par sa « cupidité mercantile » n'est pas d'ordre social : Rémi et Bertille trouvent même dans leur « association » avec Patelinois un certain bien-être matériel. Mais, chez Fourier, les relations sociales ne sont pas séparées des relations affectives et l'on sait les ravages opérés par les marchés conclus entre Bertille et Patelinois sur l'affection et l'estime de Rémi pour sa femme.

L'éducation des enfants selon Fourier est très inspirée de l'*Emile* de Rousseau et souvent empreinte de bon sens : éducation des sens dès la petite enfance par la musique, initiation aux acti-

vités « industrielles » par un patriarche, entraînement progressif du faible au fort au moment de l'éclosion des vocations, enseignement par l'exemple, enfin. On ignore si Rémi reçut un enseignement musical comme les poupons du phalanstère ! En revanche, le jeune homme évoque toujours avec émotion son père, maître en l'art de pêcher, d'écrire des vers et de faire des tonneaux. Quant au père Jude, on sait quel initiateur il fut pour Rémi, nous y reviendrons. Sans être précisément fouriériste, l'éducation de Rémi est en harmonie avec les thèses du philosophe.

Dernier thème fouriériste repris par Genevoix : la « carrière sociale du genre humain », autrement dit la naissance, la vie et la mort de l'homme, dans une perspective planétaire, voire « transmondaine » qui l'unit aux astres comme aux insectes. L'immortalité de l'âme y est affirmée : immortalité « composée » ou métempsychose. L'homme, corps et âme, n'est qu'une parcelle du grand corps et de la grande âme planétaires.

« Même rapport que d'un arbre à ses feuilles. Quand les feuilles sont dévorées par les chenilles, l'arbre languit ; de même voyons-nous notre planète en dégénération climatérique très rapide, par effet du retard d'avènement à l'Harmonie. »

Cette unité universelle sous-tend de nombreux propos du père Jude :

« Cette bonne terre est chaude et vivante. Elle me protège du gel, mieux que ne le font les pierres de vos murs, les pierres mortes qui sont le squelette de la terre. »

N'est-ce pas une sorte d'animisme planétaire qui lui inspire son hymne à la Loire, juste avant l'inondation ? Genevoix lui-même n'a jamais ajouté foi à la métempsychose, et pourtant, de *Rémi des Rauches* et des *Eparges* à *Un jour*, sa prose est inspirée par un universalisme qui rappelle les convictions de

Fourier. Dans *Un jour*, Fernand d'Aubel confie au narrateur :

« J'ai lu, je ne sais plus où, que l'apparition sur la terre des grands mammifères à sang chaud s'est accompagnée d'une prodigieuse éclosion florale. [...] Ces sources rouges et secrètes, ces semences, ces pelages, ces formes aux lignes admirables, leurs mouvements, leurs batailles et leurs jeux ; et ces vols de pollens, cette exubérance de couleurs, cette éternité végétale à travers d'autres créatures ; [...] et leurs échanges, ces symbioses étranges qui déconcertent l'imagination mais qui elles aussi perpétuent, elles aussi font tourner l'immense roue où nous sommes emportés, où nous étions hier, où nous serons ce soir et à jamais emportés. Consentir à cela, sentir que l'on y participe, qu'on *est* cela, ce n'est pas seulement la sagesse, c'est la joie¹. »

Quant à la carrière sociale de l'homme sur terre, elle passe, selon Fourier, par des périodes successives : après l'éden, la sauvagerie, le patriarcat, la barbarie, l'homme est parvenu à la civilisation avant d'évoluer, dans les âges futurs, vers le garantisme, l'association simple et l'association composée ou Harmonie. La civilisation est encore proche de la barbarie, selon Fourier : paupérisme et injustice sociale règnent encore :

« Ce qui la distingue nettement de la barbarie, c'est la substitution de l'astuce à la violence ouverte. De là toutes ces théories de droits et de devoirs qui ne sont que spécieuses, et qui tendent à introduire la fausseté dans les relations sociales. »

Des personnages « astucieux », on en rencontre dans *Rémi des Rauches* : Arsène Barolet, la mère Fouache, Patelinois ; la mère Fouache propose ainsi à Bertille un acheteur fictif pour sa maison, son mari :

« [...] il dira qu'il veut s'agrandir, une supposition ; ça marchera toujours bien une semaine... Mais si, la

1. *Un jour*, Seuil, 1976, pages 150 et 151.

semaine finie, il prend à Jean fantaisie de revendre, à tel ou tel, à Pierre ou à Paul, mettons à Barolet, qui donc viendra l'en empêcher¹. »

La civilisation, période « subversive », demeure affligée des « neufs fléaux lymbiques » :

« [...] indigence, fourberie, oppression, carnage, intempéries outrées, maladies provoquées, cercle vicieux, égoïsme général, duplicité d'action qui sont les caractères permanents de l'enfance sociale. De la duplicité naît la contrariété des intérêts, et tout ce qu'elle provoque. »

L'indigence des ouvriers du quartier Saint-Côme, la duplicité de la mère Faussurier (son nom est signifiant !), la fourberie de Barolet qui prend à son compte l'invention du balancier de Rémi mais lui refuse les quinze pistoles promises, l'égoïsme de Bertille qui dispose des meubles, de la maison et même du destin de Rémi sans son consentement, sont autant d'illustrations des « fléaux lymbiques » de Fourier.

Ce qui doit succéder à la civilisation, c'est le garantisme déjà mis en œuvre, selon Fourier, dans certaines institutions comme le système monétaire « institution garantiste, à double contre-poids : le change et l'orfèvrerie », les assurances mutuelles, les caisses d'épargne.

Après le garantisme, l'humanité devra atteindre l'association « simple », à petite échelle, puis l'association « composée »,

« Et alors, quels splendides résultats ! Quadruple produit immédiat, bien-être, liberté, union, etc., etc. Mais "de grâce dépêchons-nous, car chaque jour, chaque heure de retard sont autant de jours et d'heures de souffrance pour des milliers de travailleurs qui attendent et gémissent en silence". (Adolphe Boyer, auteur de *De l'état des ouvriers et de son amélioration par l'organisation du travail*. Ouvrier typographe. Se suicida parce qu'il ne pouvait faire

1. *Rémi des Rauches*, troisième partie, page 133.

TABLE

<i>Introduction</i>	I
---------------------------	---

RÉMI DES RAUCHES

PREMIÈRE PARTIE : LE PÈRE JUDE.....	7
DEUXIÈME PARTIE : LA LOIRE.....	47
TROISIÈME PARTIE : BERTILLE.....	117
QUATRIÈME PARTIE : RÉMI DES RAUCHES.....	171
<i>Glossaire des termes techniques et régionaux</i>	213
<i>Bibliographie</i>	221
<i>Chronologie</i>	227

N° d'édition : L.01EHPN000902.N001
Dépôt légal : octobre 2018